

# CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2017-2018 – Mémoire(s)

## **Sarajevo mon amour** de Jasmila Zbanic

Bosnie, 2006. Avec Mirjana Karanovic (Esma), Luna Zimic Mijovic (Sara), Leon Lucev (Pelda), Kenan Catic (Samir). Drame. 1h30.

### **Réalisatrice**

Née en 1974 à Sarajevo, Jasmila Zbanic réalise avec *Sarajevo mon amour* son premier long-métrage. Avant cela, elle a étudié à l'Académie des Arts dramatiques de sa ville natale, a été marionnettiste et clown et a vécu aux Etats-Unis l'espace de deux ans. Aujourd'hui, elle s'est imposée comme l'une des réalisatrices d'importance dans le cinéma de l'Est. Ses autres films, comme *Sarajevo, comme elle*, sont marqués par la guerre et ses conséquences sur ceux qui viennent après. Héritages lourds à porter, violences qui subsistent malgré tout, autant de thématiques qui tracent la cartographie sombre d'un pays en reconstruction douloureuse. Zbanic y impose néanmoins un regard, celui des femmes souvent privées de parole, victimes collatérales et principales, mais aussi voies/voix vers l'espoir.

### **Résumé**

Dans le Sarajevo d'après-guerre, Sara ne rêve qu'au voyage scolaire organisé par son école. Sa mère va tout mettre en œuvre pour pouvoir le lui offrir, se faisant notamment engager comme serveuse de nuit pour réunir les sous nécessaires. Mais une ombre plane sur cette relation : l'absence du père, inconnu de Sara et dont la mort reste inexplicée.

### **Propos de la réalisatrice**

« Je suis fascinée par la vie quotidienne, mais, comparée à la guerre, elle peut paraître ordinaire, sans dramaturgie, voire banale. Cependant, dès que la surface de ce quotidien se fissure, tout le pouvoir des émotions humaines – passées, présentes et futures – commence à se manifester. *Sarajevo, mon amour* est avant tout une histoire d'amour. Un amour qui n'est pas pur, parce qu'il a été mélangé de haine, de dégoût, de peur, de désespoir. Il s'agit aussi de l'histoire de victimes qui, bien qu'elles n'aient commis aucun crime, ne sont pas entièrement innocentes devant les générations futures. Enfin, *Sarajevo, mon amour* est un film sur la vérité, ce pouvoir absolument nécessaire pour progresser, une vérité dont la société de Bosnie Herzégovine a besoin pour essayer d'atteindre sa maturité. »

« Grbavica [le titre original du film] est un quartier tout près de l'immeuble dans lequel je vis. Pendant la guerre, cette zone était assiégée par l'Armée serbo-monténégrine, et transformée en camp de guerre spécial, où la population était torturée. Lorsque vous marchez dans Grbavica, aujourd'hui, vous pouvez voir des immeubles typiques du régime socialiste, des résidents locaux, des magasins, des enfants, des chiens ... Mais en même temps, vous pouvez sentir la présence de quelque chose d'indicible et d'invisible, cet étrange sensation d'être dans un endroit marqué par la souffrance humaine. Grbavica est un microcosme auquel appartiennent Esma et les autres protagonistes. Etymologiquement, le mot Grbavica veut dire "la femme bossue".

Même si c'est un peu difficile à prononcer, ce mot ingrat donne une bonne idée du monde d'Esma. »

« La vie intime de Esma n'est pas dialoguée et peut être exprimée avec plus de profondeur par la musique qui trouve là une fonction dramatique. Les Ilahijas, qui sont des chansons dédiées à Dieu, expriment ses sentiments et poussent Esma à parler. En contraste avec la sensibilité des Ilahijas, nous avons l'agressivité et le rythme de la musique turbo folk, très spécifique des Balkans modernes [genre musical, entre folklore et sonorités très contemporaines, qui a connu un grand succès sous l'ère des massacres des années 1990, et reste très populaire]. Dans d'autres scènes, la musique est utilisée pour mettre en opposition les émotions de Esma et de Sara ou bien comme élément intégrant de leur environnement. Le film s'achève sur une chanson populaire Sarajevo, mon amour, souvent chantée lors des voyages scolaires. C'est un morceau enlevé qui met en valeur les sentiments de Sara. »

« La Bosnie-Herzégovine est le seul pays d'Europe qui ne dispose ni de caméra 35mm, ni de labo de cinéma. Cette absurdité date de la création du cinéma en Bosnie. Nous manquons de professionnels, et nous essayons de pallier ce manque en faisant appel à du personnel d'autres pays de l'ex-Yougoslavie, ou comme ici des pays co-producteurs. Mais je crois que nous avons un besoin urgent de raconter notre histoire, ce qui fait passer au second plan toutes nos autres insuffisances. »

### **Regards de la critique**

« Des enfants sont nés pendant la guerre, ils ont aujourd'hui une douzaine d'années, comme Sara (Luna Mijovic). Que se passe-t-il dans la tête de ces enfants nés dans la violence, nés de la violence? Les cicatrices sont énormes, trop de secrets les amplifient, les conflits sont toujours latents. Tout dans ce film semble suspendu à un drame. Même au cœur des sentiments positifs, affection, amitié, amour qui ne manquent pas de s'affirmer. C'est donc une œuvre de grande tension, mais emplie d'espoir, que Jasmila Zbanic signe ici, avec maîtrise et pudeur. Elle amène le spectateur à se plonger dans les souffrances et le courage des autres, le temps de mieux les comprendre. Ce n'est que justice.

Ce film a reçu l'Ours d'Or au dernier Festival de Berlin. La récompense n'est pas anodine. Car outre les qualités du film qui la justifiaient pleinement, elle a contribué à la reconnaissance, par l'Etat bosniaque, des femmes victimes de la guerre. »

Geneviève Praplan, *Ciné-Feuilles* (no 535)

« Esma, femme forte et touchante (Mirjana Karanovic, actrice fétiche de Kusturica), a un secret, atroce. On le devine à ses dérobades, dès que sa fille (la jeune Luna Mijovic, parfaite en chaton écorché vif) tente d'en savoir un peu plus sur un père mort « en héros » pendant la guerre. Vies brisées, fantômes innombrables et exils intérieurs hypothèquent l'avenir. A travers ses héroïnes, Jasmila Zbanic s'interroge sur la condition de victime. Quand et comment peut-on cesser de l'être ? Est-ce incurable ou, pire, transmissible ?

Le constat est sombre. Pauvreté, mafia, dépression, Sarajevo survivante est malade de tout ce gâchis. Mais le tableau se nuance de tendresse et d'énergie. En un mot : d'espoir. Le film plaide plutôt en faveur de la mémoire. Il ne s'agit ici ni de vengeance (les bourreaux d'hier comptent moins que les traces qu'ils ont laissées), ni d'oubli, mais de vérité, condition indispensable de toute guérison. »

Cécile Mury, *Télérama*, 7 février 2009.